

■ Éditions et Études ■

BUFFON : *De l'Homme*, par Michèle Duchet, Maspero, 1971.

Encyclopédie, choix de textes, par Alain Pons, 2 vol. Garnier-Flammarion, 1986.

D'HOLBACH : *Textes choisis*, par Paulette Charbonnel, Éditions Sociales, 1957.

Études

Jacques Roger : *Buffon*, Fayard, 1989.

Jacques Proust : *Diderot et l'Encyclopédie*, Colin, 1963.

Roland Desné : *Les Matérialistes français de 1750 à 1800*, Buchet-Chastel, 1965.

Michèle Duchet : *Anthropologie et Histoire au siècle des Lumières*, Flammarion, 1977.

Robert Darnton : *L'Aventure de l'Encyclopédie*, Perrin, 1982.

Édition et réédition, N.R.F., 1991.

Daniel Roche : *Les Républicains des Lettres*, Fayard, 1988.

Rousseau

CHAPITRE 6



Du projet de société au discours du Moi : Rousseau

BIOGRAPHIE

Une jeunesse vagabonde

Né dans la république calviniste de Genève, Rousseau mène une enfance vagabonde auprès d'un père fantasque qui le met en apprentissage à douze ans. Quatre ans plus tard, il part courir l'aventure. Un curé le recueille et l'envoie à Annecy chez Mme de Warens, jeune dame pieuse qui venait en aide aux jeunes protestants. Rencontre inoubliable avec celle auprès de qui il passera sa jeunesse et qu'il appelle Maman. Successivement laquais, séminariste, musicien, secrétaire d'un prêtre escroc, il retrouve Mme de Warens et effectue auprès d'elle deux séjours aux Charmettes, près de Chambéry, où il connaît le « court bonheur » de son existence.

À la conquête de Paris

Muni d'un projet concernant le système de notation musicale, Rousseau part à la conquête de Paris. Il rencontre le monde littéraire, Marivaux, Fontenelle et Diderot, mais le succès est lent à venir. Son échec comme secrétaire d'ambassade à Venise suscite en lui une amertume profonde, source des condamnations qu'il portera plus tard contre l'ordre social de son siècle. Il se lie avec une humble lingère, Thérèse Levasseur, qui lui donnera cinq enfants abandonnés par la suite aux Enfants Trouvés. Ami de Diderot, Condillac, Grimm, Mme d'Épinay, d'Holbach et d'Alembert, il rédige pour l'*Encyclopédie* les articles de musique.

La « réforme morale »

La rédaction des *Discours sur les Sciences et les Arts* est un moment clé dans la vie de Rousseau qui se sent devenir un « autre homme ». Il devient célèbre mais méprise l'éclatant succès de son œuvre : il s'est convaincu que la civilisation a perverti les mœurs. Soucieux de mettre sa vie en accord avec ses théories, il s'éloigne du monde et entreprend une « réforme morale ». Il séjourne quelques mois à Genève, après le triomphe de son opéra-comique, *Le Devin du village*, pour abjurer le catholicisme et redevenir citoyen d'une cité libre. Son caractère ombrageux commence à le brouiller avec ses amis philosophes qui jugent artificiel son *Discours sur l'inégalité*.

La « retraite » et les grandes œuvres

Jaloux de son indépendance, Rousseau gagne désormais sa vie en copiant des partitions de musique. Il accepte pourtant l'hospitalité de Mme d'Épinay, à l'Ermitage, où il s'éprend de Mme d'Houdetot d'une passion folle et romanesque. La parution de la *Lettre à d'Alembert sur les spectacles* entraîne une rupture avec Voltaire, puis avec Mme d'Épinay, Grimm et Diderot. Il s'installe à Montmorency, chez le Maréchal de Luxembourg, chez qui il compose simultanément ses trois grandes œuvres, *La Nouvelle Héloïse*, *Du Contrat social* et *l'Émile*.

L'exil

Les idées religieuses, présentées dans la *Profession de foi du Vicaire savoyard*, déclenchent contre l'auteur de *l'Émile* une tempête. Rousseau s'enfuit en Suisse, mais ses œuvres sont brûlées publiquement à Genève. Le voilà réduit pour longtemps à la condition de fugitif et de persécuté. Après un bref moment de répit sur l'île Saint-Pierre, au milieu du lac de Bièvre, il est chassé par les Bernois. Il se rend en Angleterre où il est l'hôte du philosophe Hume, avec qui il ne tarde pas à se brouiller.

Le refuge dans l'autobiographie

Rousseau connaît alors une succession d'aventures pitoyables qui le bouleversent. Contre ce qu'il croit être une conspiration universelle, il se justifie en écrivant ses *Confessions*. Ses dernières années se passent à Paris où il partage sa vie entre la botanique et les promenades. Toujours soucieux de se justifier, il écrit des *Dialogues*. Avec les *Rêveries du promeneur solitaire*, ses obsessions d'homme traqué s'estompent et il paraît jouir enfin du simple sentiment de son existence. Il meurt à Ermenonville, et l'île des Peupliers, où il est inhumé, deviendra un lieu de culte jusqu'au transfert de ses cendres au Panthéon par la Convention.

- 1712 Naissance de Rousseau. Décès de sa mère.
- 1728 Fuite de Genève. Rencontre de Mme de Warens.
- 1737 Installation aux Charmettes.
- 1742 Arrivée à Paris.
- 1743 Rencontre avec Diderot.
- 1744 Secrétaire d'ambassade à Venise.
- 1745 Liaison avec Thérèse Levasseur.
- 1750 *Discours sur les Sciences et les Arts*.
- 1752 *Le Devin du Village*.
- 1755 *Discours sur l'origine de l'inégalité*.
- 1756 Installation à l'Ermitage. Début de rédaction de *La Nouvelle Héloïse*.
- 1758 *Lettre à d'Alembert sur les spectacles*.
- 1759 • 1762 Séjour à Montmorency.
- 1761 *La Nouvelle Héloïse*.
- 1762 *Du Contrat social* ; *Émile* ; *Lettres à Malesherbes*.
- 1762 Condamnation de *l'Émile* et *Du Contrat social* à Paris et à Genève.
- 1764 *Lettres de la Montagne*.
- 1765 Rousseau à l'île Saint-Pierre.
- 1766 Arrivée à Londres. Achèvement du premier tome des *Confessions*.
- 1765 • 1770 *Les Confessions*.
- 1770 Installation à Paris.
- 1772 • 1776 *Dialogues*.
- 1776 • 1778 *Les Rêveries*.

- 1778 Mort de Rousseau à Ermenonville.
- 1784 Transfert des cendres de Rousseau au Panthéon.



La leçon de botanique de Jean-Jacques Rousseau. Aquarelle du XVIII^e siècle. Genève, Bibliothèque publique et universitaire.

1. LA CONDAMNATION DE LA CIVILISATION

L'ŒUVRE - ÉTUDE 1

Discours sur les Sciences et les Arts (1750)

En octobre 1749, se rendant à Vincennes pour voir son ami Diderot emprisonné, Rousseau découvre dans *Le Mercure de France* le sujet d'un concours proposé par l'académie de Dijon : « Si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs. » Il participe au concours et remporte le prix. Son *Discours sur les Sciences et les Arts* lui offre l'occasion d'aller à contre-courant des idées de l'époque (Voltaire et les encyclopédistes considèrent comme acquise l'idée que le progrès des arts et des sciences conduit l'humanité au bonheur) : il rassemble les premiers éléments d'une philosophie opposant la nature et la culture, la vertu et la civilisation.

La thèse paradoxale défendue par Rousseau avec une éloquence chaleureuse et enthousiaste – l'antagonisme entre la civilisation et la vertu – se développe dans le *Discours* en deux parties. S'appuyant d'abord sur des exemples historiques – la corruption à Rome ou à Constantinople et inversement la pureté de Sparte ou du romain Fabricius –, Rousseau soutient que les sciences et les arts sont responsables de l'amollissement des hommes, de l'hypocrisie mondaine et de la décadence des mœurs. La seconde partie se fonde sur la raison pour affirmer la vanité des connaissances, l'inutilité des philosophes, la nocivité du luxe et les risques de toute éducation enseignant autre chose que la vertu.

■ Prosopopée de Fabricius ■

ROUSSEAU
*Discours sur les Sciences
et les Arts*
(1750)

L'exemple de Rome constitue pour Rousseau une de ces preuves historiques qui lui permettent d'illustrer sa thèse sur la condamnation de la civilisation. Inconnu du public et cherchant à séduire le lecteur, l'écrivain use de l'une des ressources classiques de la rhétorique, la prosopopée, figure littéraire par laquelle on prête la parole soit à une personne absente ou morte, soit à une personne allégorique. C'est l'occasion pour Rousseau de démontrer avec brio que la décadence est liée au progrès des Lumières.

1. Fabricius, consul en 282 et 278, censeur en 277, symbolisait pour les Anciens le modèle de la droiture. Envoyé de Rome auprès de Pyrrhus, il rejeta l'offre du médecin du roi grec, qui lui proposait d'empoisonner son maître.

2. Le grec.

3. Qui enseignent la rhétorique grecque aux hommes politiques romains.

4. Acteurs jouant des farces grossières en s'accompagnant à la flûte.

Ô Fabricius¹ ! qu'eût pensé votre grande âme, si, pour votre malheur, rappelé à la vie, vous eussiez vu la face pompeuse de cette Rome sauvée par votre bras, et que votre nom respectable avait plus illustrée que toutes ses conquêtes ? « Dieux ! eussiez-vous dit, que sont devenus ces toits de chaume et ces foyers rustiques qu'habitaient jadis la modération et la vertu ? Quelle splendeur funeste a succédé à la simplicité romaine ? Quel est ce langage étranger² ? Quelles sont ces mœurs efféminées ? Que signifient ces statues, ces tableaux, ces édifices ? Insensés, qu'avez-vous fait ? Vous, les maîtres des nations, vous vous êtes rendus les esclaves des hommes frivoles que vous avez vaincus ! Ce sont des rhéteurs³ qui vous gouvernent ! C'est pour enrichir des architectes, des peintres, des statuaires et des histrions⁴ que vous avez arrosé de votre sang la Grèce et l'Asie ! Les dépouilles de Carthage sont la proie d'un joueur de flûte ! Romains, hâtez-vous de renverser ces amphithéâtres ; brisez ces marbres, brûlez ces tableaux, chassez ces esclaves qui vous subjuguent, et dont les funestes arts vous corrompent. Que d'autres mains

s'illustrent par de vains talents ; le seul talent digne de Rome est celui de conquérir le monde et d'y faire régner la vertu. Quand Cynéas⁵ prit notre sénat pour une assemblée de rois, il ne fut ébloui ni par une pompe vaine, ni par une élégance recherchée ; il n'y entendit point cette éloquence frivole, l'étude et le charme des hommes futiles. Que vit donc Cynéas de si majestueux ? Ô citoyens ! il vit un spectacle que ne donneront jamais vos richesses ni tous vos arts, le plus beau spectacle qui ait jamais paru sous le ciel : l'assemblée de deux cents hommes vertueux, dignes de commander à Rome et de gouverner la terre. »

25 [...] Voilà comment le luxe, la dissolution et l'esclavage ont été de tout temps le châtimement des efforts orgueilleux que nous avons faits pour sortir de l'heureuse ignorance où la sagesse éternelle nous avait placés. Le voile épais dont elle a couvert toutes ses opérations semblait nous avertir assez qu'elle ne nous a point destinés à de vaines recherches. Mais est-il quelqu'une de ses leçons dont nous ayons su profiter, ou que nous ayons négligée impunément ? Peuples, sachez donc une fois que la nature a voulu vous préserver de la science, comme une mère arrache une arme dangereuse des mains de son enfant ; que tous les secrets qu'elle vous cache sont autant de maux dont elle vous garantit, et que la peine que vous trouvez à vous instruire n'est pas le moindre de ses bienfaits. Les hommes sont pervers ; ils seraient pires encore s'ils avaient eu le malheur de naître savants.

ROUSSEAU, *Discours sur les Sciences et les Arts* (1750)

■ POUR LE COMMENTAIRE COMPOSÉ

1. La couleur romaine.

- Quel caractère symbolique Rousseau donne-t-il au personnage de Fabricius ?
- Pourquoi le philosophe condamne-t-il l'architecture et l'art romains ?
- Soulignez le contraste entre la grandeur romaine et la dégénérescence d'une nation soumise à la langue, à l'éloquence, aux mœurs et à l'art des Grecs.

2. La prosopopée, moyen d'exprimer une indignation profonde.

- Quels effets produit le dédoublement entre le locuteur et le destinataire ?
- Montrez comment le contraste entre les deux mouvements du texte et le heurt entre le champ lexical de la corruption et celui de la vertu soulignent l'opposition entre la dignité ascétique conservée par Fabricius et le spectacle de la Rome décadente qu'il découvre.
- Analysez le rôle des interrogations, des exclamations, des anaphores*, des parallélismes, des chiasmes* et des antithèses.
- Comment la conclusion complète-t-elle le discours de Fabricius ?

3. La thèse de Rousseau.

- En quoi cette thèse, centrée sur un éloge du passé, apparaît-elle limitée ?

- En quoi l'idée d'une décadence à partir d'un âge d'or perdu annonce-t-elle les théories de Rousseau sur l'inégalité morale et politique liée à l'apparition de la société ?
- Quel idéal politique préconise Rousseau ?



Hubert Robert (1733-1808), *Monuments et ruines*. Rouen, Musée des Beaux-Arts.

2. LA DÉNATURATION DE L'HOMME PAR LA SOCIÉTÉ

L'ŒUVRE - ÉTUDE 2

Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes (1755)

En 1753, l'académie de Dijon propose un nouveau sujet de concours : « Quelle est l'origine de l'inégalité parmi les hommes et si elle est autorisée par la loi naturelle. » Convaincu que « la première source du mal est l'inégalité » (Lettre au roi Stanislas, 1751), persuadé déjà que « celui qui voudra séparer la morale et la politique ne comprendra jamais rien ni à l'une ni à l'autre » (*Émile*), Rousseau ne se borne plus à déclamer contre la déchéance des hommes : pour lui, l'homme est naturellement bon et c'est avec la société qu'apparaît le mal, identifiable à l'inégalité.

La première partie du *Discours* décrit l'homme primitif dans l'état de nature, antérieur à l'institution de la société. Cet état, présenté comme une fiction utopique, constitue un stade de bonheur et d'équilibre qui sert de référence pour mesurer l'écart plus ou moins grand de l'homme social par rapport à son origine naturelle. Il permet aussi d'apprécier au plan moral la dégradation de l'homme en société. La seconde partie du *Discours* étudie le moment où apparaît le mal, c'est-à-dire l'inégalité engendrée par la propriété : l'homme est dénaturé par la société qui n'est qu'un pacte d'association au profit des riches. À ce pacte illégitime, Rousseau propose de substituer un « vrai contrat » aux termes duquel le peuple pourra exercer directement sa souveraineté.

■ Les méfaits de la propriété ■

ROUSSEAU
*Discours sur l'origine
de l'inégalité*
(1755)

Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisait de dire : *Ceci est à moi*, et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. Que de crimes, de guerres, de meurtres, que de misères et d'horreurs n'eût point épargnés au genre humain celui qui, arrachant les
5 pieux ou comblant le fossé, eût crié à ses semblables : « Gardez-vous d'écouter cet imposteur ; vous êtes perdus si vous oubliez que les fruits sont à tous, et que la terre n'est à personne ! » Mais il y a grande apparence qu'alors les choses en étaient déjà venues au point de ne pouvoir plus durer comme elles étaient ; car cette idée de propriété, dépendant de beaucoup
10 d'idées antérieures qui n'ont pu naître que successivement, ne se forma pas tout d'un coup dans l'esprit humain : il fallut faire bien des progrès, acquérir bien de l'industrie et des lumières, les transmettre et les augmenter d'âge en âge, avant que d'arriver à ce dernier terme de l'état de nature. Reprenons donc les choses de plus haut, et tâchons de rassembler sous un seul point
15 de vue cette lente succession d'événements et de connaissances, dans leur ordre le plus naturel. [...]

Tant que les hommes se contentèrent de leurs cabanes rustiques, tant qu'ils se bornèrent à coudre leurs habits de peaux avec des épines ou des arêtes, à se parer de plumes et de coquillages, à peindre le corps de diverses
20 couleurs, à perfectionner ou embellir leurs arcs et leurs flèches, à tailler avec des pierres tranchantes quelques canots de pêcheurs ou quelques grossiers instruments de musique ; en un mot, tant qu'ils ne s'appliquèrent qu'à des ouvrages qu'un seul pouvait faire, et qu'à des arts qui n'avaient pas besoin du concours de plusieurs mains, ils vécurent libres, sains, bons et heureux
25 autant qu'ils pouvaient l'être par leur nature et continuèrent à jouir entre eux des douceurs d'un commerce indépendant : mais dès l'instant qu'un homme eut besoin du secours d'un autre, dès qu'on s'aperçut qu'il était utile à un seul d'avoir des provisions pour deux, l'égalité disparut, la propriété s'introduisit, le travail devint nécessaire, et les vastes forêts se changèrent en des
30 campagnes riantes qu'il fallut arroser de la sueur des hommes, et dans lesquelles on vit bientôt l'esclavage et la misère germer et croître avec les moissons.

ROUSSEAU, *Discours sur l'origine de l'inégalité*, II (1755)

■ LECTURE MÉTHODIQUE

Le sens du texte

1. Quelles sont les étapes successives du processus menant à la propriété ? Pourquoi Rousseau accorde-t-il tant d'importance à la mise en place de la division du travail ?

2. Le mythe du « bon sauvage ».

Mettez en évidence l'aspect idyllique du tableau de l'homme primitif. À quels égards cette évocation amorce-t-elle le thème littéraire du « bon sauvage » ?

3. Quel lien Rousseau fait-il ressortir entre le bonheur et la morale individuelle ?

Le style

Analysez avec précision l'emploi des procédés stylistiques permettant à Rousseau de dramatiser son argumentation : l'attaque par un apologue* suggestif et symbolique, le champ lexical* de la violence, le discours au style direct, le rythme ternaire*, les parallélismes, les antithèses, les allitérations* et les assonances*.

■ AU-DELÀ DU TEXTE

Composition française

• Dans l'article « Homme » (1770) des *Questions sur l'Encyclopédie*, Voltaire, alternant l'ironie sarcastique et le sérieux de la réflexion, réfute la contestation de la propriété par Rousseau :

« Ainsi, selon ce beau philosophe, un voleur, un destructeur aurait été le bienfaiteur du genre humain ; et il aurait fallu punir un honnête homme qui aurait dit à ses enfants : "Imitons notre

voisin, il a enclos son champ, les bêtes ne viendront plus le ravager ; son terrain deviendra plus fertile ; travaillons le nôtre comme il a travaillé le sien, il nous aidera et nous l'aiderons. Chaque famille cultivant son enclos, nous serons mieux nourris, plus sains, plus paisibles, moins malheureux. Nous tâcherons d'établir une justice distributive qui consolera notre pauvre espèce, et nous vaudrons mieux que les renards et les fouines à qui cet extravagant veut nous faire ressembler." Ce discours ne serait-il pas plus sensé et plus honnête que celui du fou sauvage qui voulait détruire le verger du bonhomme ? »

Comparez le point de vue de Voltaire à celui que développe Rousseau et, en vous fondant sur des exemples précis, vous indiquerez votre conception personnelle de la propriété.



3. LA RECHERCHE D'UNE SOCIÉTÉ IDÉALE

L'ŒUVRE - ÉTUDE 3

Du Contrat social (1762)

Après la réflexion morale sur les méfaits de la civilisation, Rousseau en vient à des propositions politiques : il veut assurer le salut des hommes, mais aussi celui des nations. Si l'homme, pense-t-il, a perdu, avec le passage à l'état social, la liberté et, avec elle, la jouissance de tous les autres biens, on peut toutefois réformer la société de telle manière qu'il y retrouve, sinon ses avantages naturels à jamais disparus, du moins leur équivalent. Telle est la finalité du *Contrat social*.

Le *Contrat social* comporte quatre parties. La première est consacrée au pacte social, c'est-à-dire au contrat dont chacun s'engage à respecter toutes les clauses ; la deuxième traite de la souveraineté, c'est-à-dire de l'autorité politique inaliénable, indivisible et infaillible, limitée seulement par les droits de l'individu ; la troisième est consacrée au gouvernement, c'est-à-dire au pouvoir exécutif, et la quatrième au fonctionnement de la cité.

■ Le pacte social ■

ROUSSEAU
Du Contrat social
(1762)

Rousseau rejette toute autorité qui repose sur les privilèges de la nature ou le droit du plus fort. Pour lui, la seule autorité légitime naît d'un consentement unanime, d'un pacte d'association. C'est le pacte social, qui intervient au moment où l'état social se substitue à l'état de nature, faisant place « au plus horrible état de guerre » né, comme l'a montré le *Discours* sur l'origine de l'inégalité, de l'extension de la propriété privée.

« Trouver une forme d'association qui défende et protège de toute la force commune la personne et les biens de chaque associé, et par laquelle chacun s'unissant à tous n'obéisse pourtant qu'à lui-même et reste aussi libre qu'auparavant. » Tel est le problème fondamental dont le contrat social donne la solution.

Les clauses de ce contrat sont tellement déterminées par la nature de l'acte que la moindre modification les rendrait vaines et de nul effet ; en sorte que, bien qu'elles n'aient peut-être jamais été formellement énoncées, elles sont partout les mêmes, partout tacitement admises et reconnues ; jusqu'à ce que, le pacte social étant violé, chacun rentre alors dans ses premiers droits et reprenne sa liberté naturelle, en perdant la liberté conventionnelle pour laquelle il y renonça.

Ces clauses bien entendues se réduisent toutes à une seule, savoir l'aliénation totale de chaque associé avec tous ses droits à toute la communauté : Car premièrement, chacun se donnant tout entier, la condition est égale pour tous, et la condition étant égale pour tous, nul n'a intérêt de la rendre onéreuse aux autres.

De plus, l'aliénation se faisant sans réserve, l'union est aussi parfaite qu'elle ne peut l'être et nul associé n'a plus rien à réclamer : car s'il restait quelques droits aux particuliers, comme il n'y aurait aucun supérieur commun qui pût prononcer entre eux et le public, chacun étant en quelque

point son propre juge prétendrait bientôt l'être en tous, l'état de nature subsisterait et l'association deviendrait nécessairement tyrannique ou vaine.

Enfin chacun se donnant à tous ne se donne à personne, et comme il n'y a pas un associé sur lequel on n'acquière le même droit qu'on lui cède sur soi, on gagne l'équivalent de tout ce qu'on perd, et plus de force pour conserver ce qu'on a.

Si donc on écarte du pacte social ce qui n'est pas de son essence, on trouvera qu'il se réduit aux termes suivants : « Chacun de nous met en commun sa personne et toute sa puissance sous la suprême direction de la volonté générale ; et nous recevons en corps chaque membre comme partie indivisible du tout. »

ROUSSEAU, *Du Contrat social*, I, 6 (1762)

4. L'ÉDUCATION SELON LA NATURE



Illustration de J.F. Schall pour l'*Émile* de J.-J. Rousseau, XVIII^e siècle. Genève, Bibliothèque publique et universitaire.

L'ŒUVRE - ÉTUDE 4

Émile (1762)

Le *Discours sur les Sciences et les Arts* et le *Discours sur l'Origine de l'inégalité* supposaient que l'homme est foncièrement bon, mais que la société l'a corrompu. *Émile ou de l'éducation* s'ouvre sur un rappel de ce postulat : « Tout est bien sortant des mains de l'auteur des choses : tout dégénère entre les mains de l'homme. »

Comme chacun des grands ouvrages de Rousseau, ce livre propose un remède à la corruption des sociétés. Dans la *Nouvelle Héloïse* (voir p. 531), Rousseau proposait la reconstruction d'une micro-société autour de la cellule familiale ; dans le *Contrat social*, il imaginait l'organisation de la société idéale. Dans l'*Émile*, il repense l'éducation de l'enfant destiné à devenir citoyen : c'est le point de départ nécessaire à toute réforme.

Cinq livres correspondent à chaque étape de la croissance d'Émile, élève imaginaire, que Rousseau fait vivre à la campagne en la seule compagnie de son précepteur, pour le soustraire à l'influence de la famille et de la tradition sociale. L'enfant jusqu'à cinq ans (Livre I) doit s'épanouir librement en prenant contact avec le monde par les sens et en s'accoutumant à la peur. La phase suivante de l'éducation, de cinq à douze ans (Livre II) laisse l'enfant « jouir de son enfance » et d'une « liberté bien réglée » selon son âge : on le tient à l'abri de toute instruction intellectuelle. La formation entre douze et quinze ans (Livre III) associe l'apprentissage d'un métier manuel aux leçons de choses qui développent l'intelligence. Émile est alors prêt (Livre IV) à découvrir toutes les formes de la relation avec les autres : sexualité, sociabilité, moralité, religion. *La Profession de Foi du Vicaire savoyard* s'insère ainsi naturellement dans un livre où elle prêche la religion naturelle et la morale de la conscience. Le Livre V brosse le portrait de Sophie, compagne idéale d'Émile, qui doit être une femme agréable, une épouse vertueuse et une bonne maîtresse de maison : l'égalité entre l'homme et la femme constitue pour Rousseau un démenti à la nature.

■ Laisser faire la nature ■

ROUSSEAU
Émile
(1762)

La mortalité infantile encore très élevée au XVIII^e siècle – Buffon constate dans son Histoire naturelle que « la moitié du genre humain périt... avant l'âge de huit ans » – constitue aux yeux de Rousseau une justification supplémentaire à son idée fondamentale : il faut laisser faire la nature pour assurer le bonheur de l'enfant.

Notre manie enseignante et pédantesque est toujours d'apprendre aux enfants ce qu'ils apprendraient beaucoup mieux d'eux-mêmes, et d'oublier ce que nous aurions pu seuls leur enseigner. Y a-t-il rien de plus sot que la peine qu'on prend pour leur apprendre à marcher, comme si l'on en avait vu quelqu'un qui, par la négligence de sa nourrice, ne sût pas marcher étant grand ? Combien voit-on de gens au contraire marcher mal toute leur vie, parce qu'on leur a mal appris à marcher !

Émile n'aura ni bourrelets¹, ni paniers roulants², ni lisières³, ou du moins, dès qu'il commencera de savoir mettre un pied devant l'autre, on ne le soutiendra que sur les lieux pavés, et l'on ne fera qu'y passer en hâte. Au lieu de le laisser croupir dans l'air usé d'une chambre, qu'on le mène journellement au milieu d'un pré. Là, qu'il coure, qu'il s'ébatte, qu'il tombe cent fois le jour, tant mieux : il en apprendra plus tôt à se relever. Le bien-être de la liberté rachète beaucoup de blessures. Mon élève aura souvent des contusions ; en revanche, il sera toujours gai. Si les vôtres en ont moins, ils sont toujours contrariés, toujours enchaînés, toujours tristes. Je doute que le profit soit de leur côté.

Un autre progrès rend aux enfants la plainte moins nécessaire : c'est celui de leurs forces. Pouvant plus par eux-mêmes, ils ont un besoin moins fréquent de recourir à autrui. Avec leur force se développe la connaissance qui les met en état de la diriger. C'est à ce second degré que commence proprement la vie de l'individu ; c'est alors qu'il prend la conscience de lui-même. La mémoire étend le sentiment de l'identité sur tous les moments de son existence ; il devient véritablement un, le même, et par conséquent déjà capable de bonheur ou de misère. Il importe donc de commencer à le considérer ici comme un être moral.

ROUSSEAU, *Émile*, II (1762)

1. Coiffures rembourrées.
2. Trotteurs.
3. Bandes attachées aux vêtements de l'enfant pour le soutenir quand il commence à marcher.

■ Profession de foi du vicaire savoyard ■

ROUSSEAU
Émile
(1762)

Imprégné de ses souvenirs de jeunesse, Rousseau imagine un vicaire savoyard qui, devant « l'immense chaîne des Alpes », s'adresse à un jeune protestant tout juste converti au catholicisme. Sous le masque du vicaire, il donne à Émile une leçon d'obéissance aux principes que Dieu a placés dans le cœur de l'homme. Cette prédication constitue l'aboutissement de toute l'éducation antérieure dispensée au jeune élève, au moment où la religion doit préserver Émile, devenu adulte, des passions de l'âme.

Rentrons en nous-mêmes, ô mon jeune ami ! Examinons, tout intérêt personnel à part, à quoi nos penchants nous portent. Quel spectacle nous flatte le plus, celui des tourments ou du bonheur d'autrui ? Qu'est-ce qui nous est le plus doux à faire et nous laisse une impression plus agréable après l'avoir fait d'un acte de bienfaisance ou d'un acte de méchanceté ? Pour qui vous intéressez-vous sur vos théâtres ? Est-ce aux forfaits que vous prenez plaisir, est-ce à leurs auteurs punis que vous donnez des larmes ? Tout nous est indifférent, disent-ils, hors notre intérêt ; et tout au contraire, les douceurs de l'amitié, de l'humanité, nous consolent dans nos peines ; et, même dans nos plaisirs, nous serions trop seuls, trop misérables, si nous n'avions avec qui les partager. S'il n'y a rien de moral dans le cœur de l'homme, d'où lui viennent donc ces transports d'admiration pour les actions héroïques, ces ravissements d'amour pour les grandes âmes ? Cet enthousiasme de la vertu, quel rapport a-t-il avec notre intérêt privé ? Pourquoi voudrais-je être Caton¹ qui déchire ses entrailles, plutôt que César triomphant ? Ôtez de nos cœurs cet amour du beau, vous ôtez tout le charme de la vie. Celui dont les viles passions ont étouffé dans son âme étroite ces sentiments délicieux ; celui qui, à force de se concentrer au-dedans de lui, vient à bout de n'aimer que lui-même, n'a plus de transports, son cœur glacé ne palpite plus de joie, un doux attendrissement n'humecte jamais ses yeux, il ne jouit plus de rien ; le malheureux ne sent plus, ne vit plus ; il est déjà mort. [...]

Il est donc au fond des âmes un principe inné de justice et de vertu, sur lequel, malgré nos propres maximes, nous jugeons nos actions et celles d'autrui comme bonnes ou mauvaises, et c'est à ce principe que je donne le nom de conscience. [...]

Conscience, conscience ! Instinct divin, immortelle et céleste voix, guide assuré d'un être ignorant et borné, mais intelligent et libre ; juge infaillible du bien et du mal, qui rends l'homme semblable à Dieu ; c'est toi qui fais l'excellence de sa nature et la moralité de ses actions ; sans toi je ne sens rien en moi qui m'élève au-dessus des bêtes, que le triste privilège de m'égarer d'erreurs en erreurs à l'aide d'un entendement sans règle, et d'une raison sans principe.

ROUSSEAU, *Émile*, IV (1762)

■ LECTURE MÉTHODIQUE

Le sens du texte

1. Dans quelle mesure les interrogations pressantes des premières lignes soulignent-elles :
 - les liens entre la conscience et l'attendrissement ?
 - l'altruisme de la morale ?
2. En quoi l'éloge de la vertu se rattache-t-il au culte de l'énergie et à l'expansion du sentiment qui marque un renouvellement de la littérature ?

3. « Il est donc au fond de nos âmes un principe inné de justice et de vertu »... Pourquoi cette formule apparaît-elle à la fois comme une conclusion et une définition ?

4. Quel rôle jouent le mouvement oratoire et la ferveur lyrique dans le dernier paragraphe ?

5. Pourquoi le mal est-il, selon Rousseau, la conséquence de notre liberté, tandis que la conscience est le « guide assuré » de l'homme ?

5. UN AUTOPOTRAIT

L'ŒUVRE - ÉTUDE 5

Lettres à Malesherbes (1762)

En 1761, Rousseau s'adresse à Malesherbes, directeur de la Librairie – c'est-à-dire de la censure royale (voir p. 505) –, car il soupçonne un complot pour empêcher la parution de l'*Émile*. Malesherbes lui répond avec une sympathie lucide : il explique les angoisses injustifiées de Rousseau par une « mélancolie sombre... augmentée par la maladie et la solitude ». Apaisé, Rousseau écrit en 1762 à Malesherbes quatre lettres successives où se manifeste pour la première fois ce besoin anxieux de s'expliquer et de se justifier qui ne cessera plus de le hanter.

Ces lettres constituent une sorte d'autoportrait. Rousseau y évoque avec lyrisme les causes lointaines et profondes de sa mélancolie (*Première lettre*), l'illumination qui le saisit à Vincennes et ses conséquences sur sa pensée et son mode de vie (*Deuxième lettre*), son « état moral » et le soulagement que lui a toujours procuré la vie libre et simple de la campagne (*Troisième lettre*), enfin cette sincérité et cette exigence morale qui caractérisent son amour de la solitude (*Quatrième lettre*).

■ De l'apaisement à l'extase ■

ROUSSEAU
Lettres à Malesherbes
(1762)

Quels temps croiriez-vous, Monsieur, que je me rappelle le plus souvent et le plus volontiers dans mes rêves ? Ce ne sont point les plaisirs de ma jeunesse, ils furent trop rares. Ce sont ceux de ma retraite¹, ce sont mes promenades solitaires, ce sont ces jours rapides mais délicieux que j'ai passés tout entiers avec moi seul, avec ma bonne et simple gouvernante, avec mon chien bien-aimé, ma vieille chatte, avec les oiseaux de la campagne et les biches de la forêt, avec la nature entière et son inconcevable auteur. En me levant avant le soleil pour aller voir, contempler son lever dans mon jardin, quand je voyais commencer une belle journée, mon premier souhait était que ni lettres ni visites n'en vinssent troubler le charme. Après avoir donné la matinée à divers soins que je remplissais tous avec plaisir, parce que je pouvais les remettre à un autre temps, je me hâtais de dîner pour échapper aux importuns, et me ménager un plus long après-midi. Avant une heure, même les jours les plus ardents, je partais par le grand soleil avec le fidèle Achate², pressant le pas dans la crainte que quelqu'un ne vînt s'emparer de moi avant que j'eusse pu m'esquiver ; mais quand une fois j'avais pu doubler un certain coin, avec quel battement de cœur, avec quel pétilllement de joie je commençais à respirer en me sentant sauvé, en me disant : Me voilà maître de moi pour le reste de ce jour ! J'allais alors d'un pas plus tranquille chercher quelque lieu sauvage dans la forêt, quelque lieu désert où rien ne montrant la main des hommes n'annonçât la servitude et la domination, quelque asile où je pusse croire avoir pénétré le premier et où nul tiers importun ne vînt s'interposer entre la nature et moi. C'était là qu'elle semblait déployer à mes yeux une magnificence toujours nouvelle. L'or des genêts et la pourpre des bruyères frappaient mes yeux d'un luxe qui touchait mon cœur, la majesté des arbres qui me couvraient de leur ombre, la délicatesse des arbustes qui m'environnaient, l'étonnante variété des herbes et des fleurs que je foulais sous mes pieds tenaient mon esprit dans une alternative continuelle d'observation et d'admiration : le concours de tant d'objets intéressants qui se disputaient mon attention, m'attirant sans cesse de l'un à l'autre, favorisait mon humeur rêveuse et paresseuse, et me faisait souvent redire en moi-même : Non, Salomon dans toute sa gloire ne fut jamais vêtu comme l'un d'eux³.

1. Rousseau évoque sa retraite à l'Ermitage, une maison de campagne prêtée par Mme d'Épinay, où il vit d'avril 1756 à décembre 1757 en pleine forêt de Montmorency.

2. Son chien, ainsi appelé par allusion au nom de l'inséparable compagnon d'Énée, dans l'*Énéide* de Virgile.

3. Paroles du Christ à propos des lys, dans l'*Évangile selon saint Luc* (XII, 27).

Mon imagination ne laissait pas longtemps déserte la terre ainsi parée. Je la peuplais bientôt d'êtres selon mon cœur, et chassant bien loin l'opinion, les préjugés, toutes les passions factices, je transportais dans les asiles de la nature des hommes dignes de les habiter. Je m'en formais une société charmante dont je ne me sentais pas indigne. Je me faisais un siècle d'or⁴ à ma fantaisie et remplissant ces beaux jours de toutes les scènes de ma vie qui m'avaient laissé de doux souvenirs, et de toutes celles que mon cœur pouvait désirer encore, je m'attendrissais jusqu'aux larmes sur les vrais plaisirs de l'humanité, plaisirs si délicieux, si purs et qui sont désormais si loin des hommes. Ô si dans ces moments quelque idée de Paris, de mon siècle et de ma petite gloriole d'auteur venait troubler mes rêveries, avec quel dédain je la chassais à l'instant pour me livrer sans distraction aux sentiments exquis dont mon âme était pleine ! Cependant au milieu de tout cela je l'avoue, le néant de mes chimères venait quelquefois la contrister tout à coup. Quand⁵ tous mes rêves se seraient tournés en réalités, ils ne m'auraient pas suffi ; j'aurais imaginé, rêvé, désiré encore. Je trouvais en moi un vide inexplicable que rien n'aurait pu remplir ; un certain élanement du cœur vers une autre sorte de jouissance dont je n'avais pas d'idée et dont pourtant je sentais le besoin. Hé bien, Monsieur, cela même était jouissance, puisque j'en étais pénétré d'un sentiment très vif et d'une tristesse attirante que je n'aurais pas voulu ne pas avoir.

Bientôt de la surface de la terre j'élevais mes idées à tous les êtres de la nature, au système universel des choses, à l'être incompréhensible qui embrasse tout. Alors l'esprit perdu dans cette immensité, je ne pensais pas, je ne raisonnais pas, je ne philosophais pas, je me sentais avec une sorte de volupté accablé du poids de cet univers, je me livrais avec ravissement à la confusion de ces grandes idées, j'aimais à me perdre en imagination dans l'espace, mon cœur resserré dans les bornes des êtres s'y trouvait trop à l'étroit, j'étouffais dans l'univers, j'aurais voulu m'élancer dans l'infini. Je crois que si j'eusse dévoilé tous les mystères de la nature, je me serais senti dans une situation moins délicieuse que cette étourdissante extase à laquelle mon esprit se livrait sans retenue, et qui dans l'agitation de mes transports me faisait écrire⁶ quelquefois : « Ô grand être ! ô grand être ! » sans pouvoir dire ni penser rien de plus.

ROUSSEAU, *Troisième Lettre à Monsieur de Malesherbes* (1762)

4. Un âge d'or. On retrouve le rêve de cette période d'innocence, de bonté et d'harmonie que Rousseau appelle l'« état de nature » dans le *Discours sur l'Origine de l'inégalité*.

5. Quand bien même (= même si).

6. M'écrier.

■ LECTURE MÉTHODIQUE

Le sens du texte

1. Montrez comment l'oscillation entre l'observation et la contemplation débouche dans le premier paragraphe sur le rêve et le sentiment religieux.
2. Où apparaît le rôle déterminant de la nature pour une création imaginaire libératrice et régénératrice ?
3. Caractérisez le sentiment de vide éprouvé par Rousseau (lignes 46-54). En quoi annonce-t-il le « vague des passions » romantique ?
4. Quels sont les divers aspects de l'« étourdissante extase » (ligne 64) mystique de Rousseau devant la Création ?

Jean-Jacques Rousseau ou l'homme de la nature.
Gravure d'Augustin Legrand, XVIII^e siècle.
Fontaine-Chaalis, Musée de l'abbaye.



6. LA PREMIÈRE AUTOBIOGRAPHIE

Jean-Jacques Rousseau
à l'île Saint-Pierre.
Gravure du XVIII^e siècle.
Fontaine-Chaalis,
Musée de l'abbaye.



L'ŒUVRE - ÉTUDE 6

Les Confessions (1765-1770 ; éd. posth. 1782-1789)

La condamnation de l'*Émile* à Paris et à Genève bouleverse Rousseau : il n'écrira plus désormais que pour se défendre devant l'opinion.

Quand, dans son exil en Suisse, il apprend en 1764 la diffusion du pamphlet *Le Sentiment des Citoyens*, où Voltaire révèle qu'il a abandonné ses cinq enfants, Rousseau songe d'abord à nier, puis décide de se racheter par un livre d'une sincérité sans exemple. De 1765 à 1770, malgré les aléas de sa vie errante, il rédige ses *Confessions*, qui seront publiées, selon sa volonté, après sa mort.

Les six premiers livres des *Confessions* racontent l'enfance et la jeunesse de Rousseau jusqu'en 1740, date de son départ pour Paris. Après l'évocation poétique de ses premières années, l'auteur dit son émerveillement quand, après une adolescence vagabonde, il rencontre Mme de Warens, qui deviendra pour lui une mère et une amante, et dont l'image enchantresse domine l'ouvrage, des livres II à VI. Rousseau trouve là matière à quelques « confessions ».

Le terme implique pour lui aveux et remords : il reconnaît successivement son goût des plaisirs masochistes ; le vol d'un ruban, dont il a accusé une jeune cuisinière ; sa fuite à Lyon où il a abandonné dans une rue son professeur de musique victime d'une crise d'épilepsie ; l'abandon de ses cinq enfants ; les retrouvailles avec Mme de Warens qu'il laissera dans la misère. Il raconte pour se disculper comment une punition imméritée lui a fait éprouver à onze ans la révélation traumatisante de l'injustice : sa vie tout entière a été marquée par une série de ruptures où il voit l'origine de ses malheurs. Mettant le monde en accusation, il se présente finalement comme une victime de la fatalité et d'un complot qui a assombri son existence (Livres VII et XI), l'a contraint à l'isolement (Livres IX et X), puis à la fuite (Livre XII).

■ Preamble ■

ROUSSEAU
Les Confessions
(1765-1770)

*Intus, et in Cute*¹.

Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, et dont l'exécution n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature ; et cet homme, ce sera moi.

Moi seul. Je sens mon cœur et je connais les hommes. Je ne suis fait 5 comme aucun de ceux que j'ai vus ; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. Si je ne vaudrais pas mieux, au moins je suis autre. Si la nature a bien ou mal fait de briser le moule dans lequel elle m'a jeté, c'est ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu.

Que la trompette du jugement dernier sonne quand elle voudra ; je 10 viendrai ce livre à la main me présenter devant le souverain juge. Je dirai hautement : voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je fus. J'ai dit le bien et le mal avec la même franchise. Je n'ai rien tu de mauvais, rien ajouté de bon, et s'il m'est arrivé d'employer quelque ornement indifférent², ce n'a jamais été que pour remplir un vide occasionné par mon défaut de 15 mémoire ; j'ai pu supposer vrai ce que je savais avoir pu l'être, jamais ce que je savais être faux. Je me suis montré tel que je fus, méprisable et vil quand je l'ai été, bon, généreux, sublime, quand je l'ai été : j'ai dévoilé mon intérieur³ tel que tu l'as vu toi-même. Être éternel, rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes semblables : qu'ils écoutent mes confessions, 20 qu'ils gémissent de mes indignités, qu'ils rougissent de mes misères. Que chacun d'eux découvre à son tour son cœur aux pieds de ton trône avec la même sincérité ; et puis qu'un seul te dise, s'il l'ose : *je fus meilleur que cet homme-là*.

1. « Intérieurement et sous la peau » (Perse, *Satires*, 3).
2. Sans importance.
3. Ma vie intérieure.

ROUSSEAU, *Les Confessions*, I (1765-1770 ; éd. posth. 1782-1789)

■ POUR LE COMMENTAIRE COMPOSÉ

Inspirez-vous du plan sommaire qui suit pour la rédaction de l'une des parties de ce commentaire composé.

1. Une singularité exemplaire.

a. Relevez et interprétez les occurrences* de « je ». Où apparaît d'emblée l'absence d'humilité qui caractérise la confession de Rousseau ?

b. Comment l'écrivain affirme-t-il orgueilleusement :

- la conscience de son originalité ?
- la conviction de l'exemplarité de sa vie ?
- la certitude de l'intérêt d'une « entreprise » qui fonde la psychologie humaine ?

2. La sincérité du projet autobiographique.

a. Étudiez la manière dont Rousseau se retranche derrière la recherche de la « vérité ».

b. Comment l'alternance du bien et du mal conforte-t-elle la revendication d'une franchise totale ?

c. Où apparaît la transformation des *Confessions* en pièce à conviction ?

3. L'ambiguïté de l'intention apologétique.

a. En quoi le désir de justification tourne-t-il parfois au paradoxe ou à la frénésie ?

b. Comment la scène finale en trois parties (rassemblement de la foule, confession, défi) oscille-t-elle entre une religiosité mystique et une grandiloquence de sermonnaire ?

c. Faites ressortir le mouvement dramatique et désespéré par lequel Rousseau transpose sa personnalité souffrante dans une identité d'écrivain.

L'aspiration à l'innocence et le sens de la faute

« L'homme de l'âge baroque se plaisait entre l'être et le paraître, mettant à l'un le masque de l'autre. Rousseau, au contraire, se fait un devoir de ne paraître que ce qu'il est, il veut obéir à une vocation de sincérité sans alibi, maintenir son cœur en état d'absolue transparence. Mais cette voie est celle de l'orgueil, la bonne intention n'y est pas récompensée : on risque de s'y perdre, d'être réduit à mentir, d'épouser les ténèbres. D'où la soif lancinante d'une disculpation, qui va de pair avec l'affirmation de l'innocence. Car cette affirmation est pénétrée d'angoisse, bien qu'elle s'appuie sur la persuasion que le « moi », s'aimant lui-même sans esprit de concurrence, participe à l'innocence de la nature. Le sentiment de la faute, nié toujours, mais partout diffus, se fixe ici ou là suivant les cir-

constances ; à chaque instant débusqué par la conscience, mais se reformant toujours au zénith comme un point noir. Rousseau est, dans la situation d'un chrétien qui se déroberait à l'action de la grâce (trop humiliante), mais qui demanderait que sa non-culpabilité foncière fût proclamée au siècle des siècles. Il interjette appel devant l'Être éternel, il consent à reconnaître ses indignités et ses misères ; mais c'est pour que les autres en gémissent, en rougissent à sa place. Peut-être que la faute est précisément de se croire sans faute, peut-être que le mal est de se juger incapable d'un mal qui serait spontané. Il est de fait que la délivrance n'est possible, dans le cas de Rousseau, ou le sursis, que par l'oubli, ou par une occultation provisoire d'un « moi » qui ne se sent plus exister que par ses sensations. »

Marcel RAYMOND, *Rousseau, Œuvres complètes*, I, La Pléiade, © éd. Gallimard, p. 13

Bonheur et mémoire affective :

Rousseau aux Charmettes

ROUSSEAU
Les Confessions
(1765-1770)

Figure quasiment mythique, Mme de Warens représente rétrospectivement pour l'auteur des Confessions un refuge permanent ; elle incarne l'euphorie de l'idylle et le bonheur dans la nature. Les biographies nous apprennent toutefois que le séjour de Rousseau aux Charmettes n'eut rien de continu ni de particulièrement heureux, et que l'écrivain associe deux étés où « Maman » et lui ont vécu en tête à tête, en 1735 et 1736, avec le long séjour de 1738 à 1740 qu'il passa seul aux Charmettes à lire et à s'instruire. Le flou poétique fait de cette époque un âge d'or qui illustre l'analyse du bonheur menée par Rousseau.

Ici commence le court bonheur de ma vie ; ici viennent les paisibles mais rapides moments qui m'ont donné le droit de dire que j'ai vécu. Moments précieux et si regrettés ! Ah ! recommencez pour moi votre aimable cours ; coulez plus lentement dans mon souvenir s'il est possible, que vous ne fîtes réellement dans votre fugitive succession. Comment ferai-je pour prolonger à mon gré ce récit si touchant et si simple ; pour redire toujours les mêmes choses, et n'ennuyer pas plus mes lecteurs en les répétant que je ne m'ennuyais moi-même en les recommençant sans cesse ? Encore si tout cela consistait en faits, en actions, en paroles, je pourrais le décrire et le rendre, en quelque façon : mais comment dire ce qui n'était ni dit, ni fait, ni pensé même, mais goûté, mais senti, sans que je puisse énoncer d'autre objet de mon bonheur que ce sentiment même. Je me levais avec le soleil et j'étais heureux ; je me promenais et j'étais heureux, je voyais maman¹ et j'étais heureux, je la quittais et j'étais heureux, je parcourais les bois, les coteaux, j'errais dans les vallons, je lisais, j'étais oisif², je travaillais au jardin, je cueillais les fruits, j'aidais au ménage, et le bonheur me suivait partout ; il n'était dans aucune chose assignable³, il était tout en moi-même, il ne pouvait me quitter un seul instant.

1. Mme de Warens.
2. Libre de faire ce que je voulais.
3. Déterminable avec précision.

4. Affecter agréablement.

5. Lors d'une excursion en Suisse faite au mois de septembre.

6. Sorte de cabinet de jardin, fait de treillage de fer ou de bois et entièrement couvert de verdure.

Rien de tout ce qui m'est arrivé durant cette époque chérie, rien de ce que j'ai fait dit et pensé tout le temps qu'elle a duré n'est échappé de ma mémoire. Les temps qui précèdent et qui suivent me reviennent par intervalles. Je me les rappelle inégalement et confusément ; mais je me rappelle celui-là tout entier comme s'il durait encore. Mon imagination, qui dans ma jeunesse allait toujours en avant et maintenant rétrograde, compense par ces doux souvenirs l'espoir que j'ai pour jamais perdu. Je ne vois plus rien dans l'avenir qui me tente ; les seuls retours du passé peuvent me flatter⁴ et ces retours si vifs et si vrais dans l'époque dont je parle me font souvent vivre heureux malgré mes malheurs.

Je donnerai de ces souvenirs un seul exemple qui pourra faire juger de leur force et de leur vérité. Le premier jour que nous allâmes coucher aux Charmettes, Maman était en chaise à porteurs, et je la suivais à pied. Le chemin monte, elle était assez pesante, et craignant de trop fatiguer ses porteurs, elle voulut descendre à peu près à moitié chemin pour faire le reste à pied. En marchant elle vit quelque chose de bleu dans la haie et me dit : voilà de la pervenche encore en fleur. Je n'avais jamais vu de la pervenche, je ne me baissai pas pour l'examiner, et j'ai la vue trop courte pour distinguer à terre les plantes de ma hauteur. Je jetai seulement en passant un coup d'œil sur celle-là, et près de trente ans se sont passés sans que j'aie revu de la pervenche ou que j'y aie fait attention. En 1764 étant à Cressier⁵ avec mon ami M. du Peyrou, nous montions une petite montagne au sommet de laquelle il a un joli salon⁶ qu'il appelle avec raison Belle-vue. Je commençais alors d'herboriser un peu. En montant et regardant parmi les buissons je pousse un cri de joie : « Ah ! Voilà de la pervenche ! » et c'en était en effet. Du Peyrou s'aperçut du transport, mais il en ignorait la cause ; il l'apprendra, je l'espère lorsqu'un jour il lira ceci. Le lecteur peut juger par l'impression d'un si petit objet de celle que m'ont fait tous ceux qui se rapportent à la même époque.

ROUSSEAU, *Les Confessions*, VI (1765-1770)

LECTURE MÉTHODIQUE

Le sens du texte

1. Quelles sont les caractéristiques du bonheur évoqué par Rousseau ? Quel rôle jouent le souvenir et l'imagination dans sa reconstruction ?
2. En quoi ce passage illustre-t-il une idée chère à Rousseau : tout bonheur ne saurait exister que dans le mythe ou le passé ?
3. Où Rousseau souligne-t-il sa défiance envers les mots et la difficulté pour l'écrivain d'exprimer l'ineffable ?
4. À partir de la remarque banale rappelée par Rousseau (« Ah, voilà de la pervenche ») analysez, dans le dernier paragraphe :
 - les éléments constitutifs du bonheur évoqué ;
 - le déclic inattendu sur le plan logique et la résurrection intense d'images anciennes qui caractérisent la mémoire affective.

Les effets de style

1. Étudiez les moyens stylistiques utilisés par Rousseau pour faire ressurgir le bonheur passé.

2. Étudiez l'accord entre le rythme lyrique de la narration (lignes 12-18) et les occupations de Rousseau.

Que suggèrent les répétitions et les paradoxes ?

3. Étudiez dans le second paragraphe :

- le champ lexical* du souvenir ;
 - l'effet de la mémoire sur le temps ;
 - la confusion entre la mémoire et l'imagination.
- Comment s'exprime la spontanéité de la mémoire ?

AU-DELÀ DU TEXTE

Groupe ment thématique

- La magie de la mémoire affective. Chateaubriand : la grive de Montboissier, *Mémoires d'Outre-Tombe*, III, 1, 1848 ; Baudelaire, « Le Flacon », dans *Les Fleurs du mal*, 1857 ; Proust : la madeleine de Combray, *Du côté de chez Swann*, 1913.

Composition française

- L'œuvre d'art peut-elle mentir ? Vous répondrez à cette question en vous appuyant sur des exemples précis tirés de vos lectures personnelles.

7. DE L'ÉVASION À L'EXTASE

L'ŒUVRE - ÉTUDE 7

Les Rêveries du promeneur solitaire (1776-1778)

Soulagé par la composition de ses *Dialogues*, Rousseau connaît un apaisement traversé encore parfois de hantises. C'est dans cet état de relative sérénité qu'il entreprend, à partir de l'automne 1776, la rédaction des *Rêveries du promeneur solitaire* qui évoquent le passé remémoré, mais portent les traces du temps présent.

Ce livre permet encore une fois à Rousseau de répéter son innocence foncière.

Rousseau dresse dans la *Première Promenade* un douloureux bilan de tout son passé : « Me voici donc seul sur la terre, n'ayant plus de frère, de prochain, d'ami, de société que moi-même » – ; puis il trace le dessein de son ouvrage : « Ces feuilles ne seront proprement qu'un informe journal de mes rêveries. » Le récit de ses promenades dans la banlieue parisienne, l'étrange joie qu'il connut au réveil de son accident à Ménilmontant, la nécessité de sa « réforme morale » à quarante ans alternent avec l'évocation des moments de bonheur connus à l'île Saint-Pierre ou auprès de Mme de Warens, à qui il consacre la *Dixième Promenade*, restée inachevée.

■ Les suites d'un accident ■

ROUSSEAU
Les Rêveries
(1776-1778)

Le 24 octobre 1776, Rousseau part se promener à pied jusqu'au village de Charonne. Le paysage extérieur et son cœur se fondent en une même nostalgie : rompant avec l'esthétique classique, l'écrivain assimile l'automne à la solitude et à la vieillesse. Le constat de l'échec de sa vie (« J'étais fait pour vivre, et je meurs sans avoir vécu ») se fait ici dans un certain apaisement. Et Rousseau continue sa rêverie en revenant par les hauteurs de Ménilmontant.

J'étais sur les six heures à la descente de Ménilmontant¹ presque vis-à-vis du Galant Jardinier², quand, des personnes qui marchaient devant moi s'étant tout à coup brusquement écartées, je vis fondre sur moi un gros chien danois qui, s'élançant à toutes jambes devant un carrosse, n'eut pas même le temps de retenir sa course ou de se détourner quand il m'aperçut. Je jugeai que le seul moyen que j'avais d'éviter d'être jeté par terre était de faire un grand saut si juste que le chien passât sous moi tandis que je serais en l'air. Cette idée, plus prompte que l'éclair et que je n'eus le temps ni de raisonner ni d'exécuter, fut la dernière avant mon accident. Je ne sentis ni le coup, ni la chute, ni rien de ce qui s'ensuivit jusqu'au moment où je revins à moi.

Il était presque nuit quand je repris connaissance. Je me trouvai entre les bras de trois ou quatre jeunes gens qui me racontèrent ce qui venait de m'arriver. Le chien danois, n'ayant pu retenir son élan, s'était précipité sur mes deux jambes et, me choquant de sa masse et de sa vitesse, m'avait fait tomber la tête en avant : la mâchoire supérieure portant tout le poids de mon corps avait frappé sur un pavé très raboteux, et la chute avait été d'autant plus violente qu'étant à la descente, ma tête avait donné plus bas que mes pieds.

1. L'actuelle rue de Ménilmontant.
2. Une guinguette.
3. Dans lequel.

Le carrosse auquel appartenait le chien suivait immédiatement et m'aurait passé sur le corps si le cocher n'eût à l'instant retenu ses chevaux. Voilà ce que j'appris par le récit de ceux qui m'avaient relevé et qui me soutenaient encore lorsque je revins à moi. L'état auquel³ je me trouvai dans cet instant est trop singulier pour n'en pas faire ici la description.

La nuit s'avancait. J'aperçus le ciel, quelques étoiles, et un peu de verdure. Cette première sensation fut un moment délicieux. Je ne me sentais encore que par là. Je naissais dans cet instant à la vie, et il me semblait que je remplissais de ma légère existence tous les objets que j'apercevais. Tout entier au moment présent, je ne me souvenais de rien ; je n'avais nulle notion distincte de mon individu, pas la moindre idée de ce qui venait de m'arriver ; je ne savais ni qui j'étais ni où j'étais ; je ne sentais ni mal, ni crainte, ni inquiétude. Je voyais couler mon sang comme j'aurais vu couler un ruisseau, sans songer seulement que ce sang m'appartint en aucune sorte. Je sentais dans tout mon être un calme ravissant auquel, chaque fois que je me le rappelle, je ne trouve rien de comparable dans toute l'activité des plaisirs connus.

ROUSSEAU, *Les Rêveries, Deuxième Promenade* (1776-1778 ; éd. posth. 1782)

■ De la rêverie à l'extase ■

ROUSSEAU
Les Rêveries
(1772-1776)

1. Devançant.
2. Disposition d'esprit.

Jean-Jacques Rousseau avec Mme de Warens, qui joua un grand rôle dans sa vie. Gravure de Maurice Leloir, XVIII^e siècle. Paris, Musée des Arts déco.



C'est à l'île Saint-Pierre, au milieu du lac de Bièvre, que Rousseau a vécu, en septembre et octobre 1765, quelques-uns des plus heureux moments de son existence. La qualité de ce bonheur est liée à l'isolement – les îles sont pour Rousseau « autant d'affleurements paradisiaques » –, à l'oisiveté, et à une certaine passivité : c'est une véritable jouissance qui lui permet de se sentir vivre.

Tout est dans un flux continu sur la terre : rien n'y garde une forme constante et arrêtée, et nos affections qui s'attachent aux choses extérieures passent et changent nécessairement comme elles. Toujours en avant ou en arrière de nous, elles rappellent le passé qui n'est plus ou préviennent¹ l'avenir qui souvent ne doit point être : il n'y a rien là de solide à quoi le cœur se puisse attacher. Aussi n'a-t-on guère ici-bas que du plaisir qui passe ; pour le bonheur qui dure je doute qu'il y soit connu. À peine est-il dans nos plus vives jouissances un instant où le cœur puisse véritablement nous dire : *Je voudrais que cet instant durât toujours* ; et comment peut-on appeler bonheur un état fugitif qui nous laisse encore le cœur inquiet et vide, qui nous fait regretter quelque chose avant, ou désirer encore quelque chose après ?

Mais s'il est un état où l'âme trouve une assiette² assez solide pour s'y reposer tout entière et rassembler là tout son être sans avoir besoin de rappeler le passé ni d'enjam-ber sur l'avenir ; où le temps ne soit rien pour elle, où le présent dure toujours sans néanmoins marquer sa durée et sans aucune trace de succession, sans aucun autre sentiment de privation ni de jouissance, de plaisir ni de peine, de désir ni de crainte que celui seule de notre existence, et que ce sentiment seul

puisse la remplir tout entière ; tant que cet état dure celui qui s'y trouve peut s'appeler heureux, non d'un bonheur imparfait, pauvre et relatif tel que celui qu'on trouve dans les plaisirs de la vie, mais d'un bonheur suffisant, parfait et plein, qui ne laisse dans l'âme aucun vide qu'elle sente le besoin de remplir. Tel est l'état où je me suis trouvé souvent à l'île de Saint-Pierre dans mes rêveries solitaires, soit couché dans mon bateau que je laissais dériver au gré de l'eau, soit assis sur les rives du lac agité, soit ailleurs au bord d'une belle rivière ou d'un ruisseau murmurant sur le gravier.

De quoi jouit-on dans une pareille situation ? De rien d'extérieur à soi, de rien sinon de soi-même et de sa propre existence, tant que cet état dure on se suffit à soi-même comme Dieu. Le sentiment de l'existence dépouillé de toute autre affection³ est par lui-même un sentiment précieux de contentement et de paix qui suffirait seul pour rendre cette existence chère et douce à qui saurait écarter de soi toutes les impressions sensuelles⁴ et terrestres qui viennent sans cesse nous en distraire et en troubler ici-bas la douceur. Mais la plupart des hommes agités de passions continues connaissent peu cet état et ne l'ayant goûté qu'imparfaitement durant peu d'instant n'en conservent qu'une idée obscure et confuse qui ne leur en fait pas sentir le charme. Il ne serait pas même bon, dans la présente constitution des choses, qu'avidés de ces douces extases ils s'y dégoûtassent de la vie active dont leurs besoins toujours renaissants leur prescrivent le devoir. Mais un infortuné qu'on a retranché de la société humaine et qui ne peut plus rien faire ici-bas d'utile et de bon pour autrui ni pour soi, peut trouver dans cet état à toutes les félicités humaines des dédommagements que la fortune et les hommes ne lui sauraient ôter.

ROUSSEAU, *Les Rêveries, Cinquième Promenade* (1772-1776)

3. Émotion des sens et de l'âme.

4. Sensorielles.

LECTURE MÉTHODIQUE

Le sens du texte

Bonheur et durée

1. En quoi le temps est-il à l'image de la vie et du monde ?
2. Quelles conséquences Rousseau en tire-t-il pour la quête du bonheur ?

L'analyse positive du bonheur

1. Quels éléments conduisent Jean-Jacques au sentiment de plénitude de l'être ?
2. Expliquez le rôle attribué à la présence de l'eau dans la naissance de l'extase.

La jouissance complète du sentiment de l'existence

Où apparaît chez Jean-Jacques le besoin de retrouver sa propre intimité ? En quoi convie-t-il le lecteur à une sorte d'initiation mystique ?

Le style

1. Analysez le champ lexical* du mouvement et du changement utilisé pour exprimer le sentiment de la fuite du temps.
2. Étudiez les moyens mis en œuvre par Rousseau pour traduire ce qui est indicible : vocabulaire abstrait, ampleur et cadence de la phrase, musicalité...



Séparer chez Rousseau la dénonciation de la société par le citoyen de Genève et l'expression des sentiments d'un homme qui incarne la simplicité de la nature rendrait mal compte de la continuité et de la contiguïté étroite qui apparaissent entre l'œuvre philosophique, l'œuvre romanesque et l'œuvre autobiographique de l'écrivain.

Le rêve d'une société idéale

L'élaboration d'un modèle de société ne repose pas chez Rousseau sur des fondements logiques et vérifiables. Il n'a fait que développer durant sa vie entière – qui constitue une longue rêverie – les idées qui s'imposèrent à lui lors de la révélation de Vincennes.

Dès ses deux *Discours*, il reconstruit l'homme « à l'état de nature », selon un rêve qui le voit moralement vertueux et sans relation sociale. Dans le *Contrat social*, il pose des principes absolus et en tire des conséquences auxquelles il confère une valeur universelle, rédigeant, plutôt qu'un ouvrage de science pratique, un **traité de morale** animé par le rêve chimérique d'une cité idéale.

Le bonheur imaginaire

La *Nouvelle Héloïse* (voir p. 531) permet à Rousseau, dès 1756, de prêter une âme à sa solitude et d'inventer à travers le personnage de Saint-Preux – son double – le **bonheur imaginaire** auquel son existence ne lui permet pas d'accéder. Ce long roman met en forme ses idées essentielles au gré des nécessités de l'intrigue et de la vraisemblance psychologique. L'entrelacement des thèmes didactiques et du romanesque, l'**alternance entre le rêve et le réel** traduisent chez Rousseau la volonté de dresser un bilan de sa pensée et de sa vie : il n'est donc pas surprenant que la première idée des *Confessions* remonte à l'époque où il rédige *La Nouvelle Héloïse*.

L'autobiographie

Les événements qui bouleversent sa vie à partir de 1761 – la condamnation de l'*Émile*, puis l'accusation publique de Voltaire – le poussent à **plaider sa cause** dans un procès où il fait figure de coupable : le récit autobiographique lui permet de restaurer la vérité et de retourner contre une société pervertie les attaques dont il est l'objet. Pour montrer la « transparence » de son âme, il reprend la thèse que défendaient les *Discours* de la perversion de l'homme par la société. Mais le monde refusant de l'écouter, Jean-Jacques s'isole dans l'**exil intérieur de l'innocence** et ne s'adresse plus qu'à Dieu : il répète fiévreusement dans ses *Dialogues* qu'il est à la fois l'auteur de ses œuvres et un homme vivant selon son cœur dans la vérité de la nature.

Confession, apologie, et sincérité

En confessant publiquement ses fautes, Rousseau cherche à se décharger de ses remords et même de sa culpabilité. Bien loin de s'humilier, il se sent **purifié et innocenté** par ses aveux et par sa souffrance, qu'il considère comme une véritable expiation. La confession glisse ainsi vers l'apologie et permet à l'écrivain de justifier sa conduite. Incapable de supporter l'idée d'être coupable, Rousseau affirme son innocence radicale. Les *Confessions* sont aussi l'**histoire d'une âme** dans toute son originalité. Pour Rousseau, la connaissance de soi et du passé explique le présent, et, bien avant la psychanalyse, il montre le **rôle déterminant de l'enfance** dans la personnalité.

Le sentiment de l'existence

Le **monologue apaisé** des *Rêveries* reprend sous une forme lyrique le conflit entre la sincérité du cœur et la société des hommes. La nature, le bonheur, la liberté réapparaissent, épurés par les souvenirs, sous la forme d'un paysage intérieur qui se confond, à la pointe extrême de la conscience, avec le sentiment de l'existence. L'art d'être heureux consiste, pour Rousseau, à écarter les obstacles pour céder à la rêverie : **la source du bonheur est en lui-même**.

■ Mots-clés ■

Aveu. Moyen utilisé par Rousseau dans ses *Confessions* pour laver les fautes qu'il a commises et se déculpabiliser lui-même par une narration détaillée de ce qu'il a fait de « criminel » ou de « honteux ».

Bonheur. État difficile à atteindre, que Rousseau recherche au milieu de ses souffrances et qu'il trouve dans la nature, dans l'amour de soi-même, dans la solitude, dans la vie intérieure, dans la rêverie, dans l'extase ou dans la passion amoureuse.

Complot. Nom donné par Rousseau au projet concerté, réel ou supposé de ses anciens amis encyclopédistes, des jésuites, des jansénistes, du ministre Choiseul, du public entier pour lui nuire, attenter à sa vie ou à sa sécurité et dénaturer son œuvre.

Conscience. Sentiment intérieur spontané de la valeur morale des actes, la conscience éclaire l'homme. C'est un « instinct divin » qui permet à l'homme de communiquer avec Dieu.

Contrat social. Libre engagement par lequel l'homme renonce à sa liberté absolue pour se soumettre aux règles instituées par la communauté. L'homme y trouve en échange une force commune qui défendra ses droits.

Extase. Sentiment de fusion dans l'univers : le spectacle de la nature excite chez Jean-Jacques, la sensibilité, puis un sentiment d'ivresse rendant impossible la séparation entre la fiction et la réalité. L'extase peut prendre la forme de l'identification avec la nature, de la jouissance du sentiment de l'existence ou de l'assimilation à Dieu.

Nature. La nature est foncièrement bonne, innocente et vertueuse. Elle est corrompue foncièrement par la culture, la civilisation et la société.

Propriété. Acquise par la force, elle engendre la révolte, la violence, le chaos et l'état de guerre.

Religion. Profondément déiste, mais hostile aux dogmes catholiques, Rousseau prêche une religion naturelle : il a confiance en Dieu, un Dieu

qui lui est nécessaire car il a besoin de vivre sous son regard permanent. Il voit la preuve de son existence dans la beauté de l'univers et dans l'ordre visible de la nature.

Rêverie. Liée à la vie intérieure, elle naît de l'évasion, du désir de fuir loin des hommes, grâce à l'imagination. Elle prend la forme de la contemplation, de la méditation ou de l'extase (voir ce mot).

Souffrances. La hantise de la persécution et la conviction que les hommes sont deshumanisés transforment la vie de Jean-Jacques en supplice. Cette souffrance est entretenue par une angoisse confuse, l'idée d'un complot universel, le regard des autres (ce qui explique son amour des îles et de l'eau qui l'isolent des hommes).

■ Citations ■

ROUSSEAU

• Nature et culture :

« L'homme est naturellement bon... la société déprave et pervertit les hommes. » (*Émile*, IV)
« Tout est bien, sortant des mains de l'auteur des choses ; tout dégénère entre les mains de l'homme. » (*Émile*, I)

• La société :

« Le premier qui, ayant enclos un terrain, s'avisait de dire : "Ceci est à moi", et trouva des gens assez simples pour le croire, fut le vrai fondateur de la société civile. » (*Discours sur l'origine de l'inégalité*, II)
« Nous approchons de l'état de crise et du siècle des Révolutions. » (*Émile*, III)

« Renoncer à sa liberté, c'est renoncer à sa qualité d'homme. » (*Du Contrat social*, I, 4)

« Toute fille doit avoir la religion de sa mère, et toute femme celle de son mari. » (*Émile*, V)

• Le cœur en disgrâce :

« J'étais fait pour vivre et je meurs sans avoir vécu. » (*Les Rêveries*, II)

« Que c'est un fatal présent du ciel qu'une âme sensible ! Celui qui l'a reçu doit s'attendre à n'avoir que peine et douleur sur la terre. » (*La Nouvelle Héloïse*, I, 26)

• Autobiographie et aveu :

« C'est l'histoire de mon âme que j'ai promise, et pour l'écrire fidèlement, je n'ai pas besoin d'autres mémoires : il me suffit [...] de rentrer au dedans de moi-même. » (*Les Confessions*, VII)

« J'ai fait le premier pas dans le labyrinthe obscur et fangeux de mes confessions. Ce n'est pas ce qui est criminel qui coûte le plus à dire, c'est ce qui est ridicule et honteux. » (*Les Confessions*, I)

• Bonheur :

« Sans cesse occupé de mon bonheur passé, je le rappelle et je le rumine pour ainsi dire, au point d'en jouir derechef quand je veux. » (*Les Confessions*, IX)

■ Éditions et Études ■

ROUSSEAU : *Œuvres complètes*, sous la direction de Bernard Gagnebin et Marcel Raymond, 4 volumes, La Pléiade, Gallimard, 1959-1969.

Du Contrat social, par Pierre Burgelin, Garnier-Flammarion, 1966.

Émile, par Michel Launay, Garnier-Flammarion, 1966.

La Nouvelle Héloïse, par Michel Launay, Garnier-Flammarion, 1967.

Les Confessions, par Michel Launay, Garnier-Flammarion, 1968.

Les Rêveries, par Jacques Voisine, Garnier-Flammarion, 1964.

Études

Robert Derathé : *Rousseau et la science politique de son temps*, P.U.F., 1950.

Jean-Louis Lecercle : *Rousseau, modernité d'un classique*, Larousse, 1973.

Jean Starobinski : *La Transparence et l'Obstacle*, Gallimard, 1971.

Françoise Lavocat : *Rousseau*, Nathan, 1991.